



**HAL**  
open science

# Yâ 'aynî: remarques sur le style formulaire des élégies funèbres d'al-Khansâ', poétesse arabe ancienne

Bruno Paoli

► **To cite this version:**

Bruno Paoli. Yâ 'aynî: remarques sur le style formulaire des élégies funèbres d'al-Khansâ', poétesse arabe ancienne. 2008. halshs-00366781

**HAL Id: halshs-00366781**

**<https://shs.hal.science/halshs-00366781>**

Preprint submitted on 9 Mar 2009

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

*Yā ‘ayni !*  
Remarques sur le style formulaire des élégies funèbres  
d’al-Ḥansā’, poétesse arabe ancienne

Bruno Paoli  
Institut Français du Proche-Orient / Université Bordeaux-3

1. La poésie des femmes de l'Arabie ancienne

Les ouvrages consacrés à l’histoire de la littérature arabe ne font pas la part belle à la poésie composée par des femmes : à peine quatre pages dans celle de Blachère<sup>1</sup>, censée être la plus complète ; dix lignes chez Abd al-Jalil<sup>2</sup> et sept chez Pellat<sup>3</sup>. Tous ne citent qu’un nom, celui d’al-Ḥansā’. C’est aussi le cas de l’ouvrage de Toelle et Zakharia, dans lequel les deux seules poétesse anciennes mentionnées sont al-Ḥansā’ et Laylā al-Aḥyaliyya<sup>4</sup>. Pis encore, les poétesse sont généralement dépeintes comme des « pleureuses », spécialistes de l’élégie funèbre (*martiya* pl. *marātī*), ce qui paraît extrêmement réducteur : « On ne doit sans doute pas omettre, dit Pellat, de mentionner quelques femmes qui réussirent particulièrement dans l’élégie ; parmi une soixantaine de poétesse que l’on a pu dénombrer, la plus célèbre est Khansā’ [...] »<sup>5</sup>. Abd al-Jalil laisse cependant entendre qu’elles ont aussi joué un autre rôle : « On parle d’un certain nombre de poétesse, dit-il : et leurs poèmes eurent parfois de très graves conséquences, comme par exemple de faire mûrir toute une guerre<sup>6</sup> ». Mais il se contente ensuite d’évoquer la seule al-Ḥansā’ en quelques traits rapides pour conclure : « On ne nous a conservé que les vers brûlants où elle pleure la mort de ses frères, surtout celle de Ṣaḥr<sup>7</sup> ».

<sup>1</sup> R. Blachère, *Histoire de la littérature arabe des origines à la fin du XV<sup>e</sup> siècle de J.-C.*, Paris, Adrien-Maisonneuve, 1952-1966, vol. II, p. 289-292. Quant à la partie de l’ouvrage consacrée aux « Thèmes de déploration sur un mort », *idem*, vol. II, p. 425-434, tous les vers qui y sont cités sont attribués à des poètes. Les poétesse en sont totalement absentes.

<sup>2</sup> J.-M. Abd-el-Jalil, *Brève histoire de la littérature arabe*, Paris, Maisonneuve, 1943, p. 45.

<sup>3</sup> C. Pellat, *Langue et littérature arabes*, Paris, Armand Colin, 1970, p. 74.

<sup>4</sup> H. Toelle & K. Zakharia, *A la découverte de la littérature arabe*, Paris, Flammarion, 2003, p.88.

<sup>5</sup> C. Pellat, *op.cit.*, p. 74. Citons aussi Toelle & Zakharia, *op.cit.*, p.88 : « A l’époque pré-islamique, disent-elles, les lamentations des pleureuses professionnelles et des femmes proches du défunt sont constitutives des rites funéraires. Il ne faudrait pas en conclure, comme certains, que le *riḥā’* pré-islamique était dévolu aux seules femmes ». Sont alors cités, pour avoir composé des thrènes qui constituent des « modèles du genre », quatre poètes, Muḥalhil, Mutammim b. Nuwayra, Abū Du’ayb et Labīd, et deux poétesse, al-Ḥansā’ et Layla al-Aḥyaliyya.

<sup>6</sup> J.-M. Abd al-Jalil, *op.cit.*, p. 45.

<sup>7</sup> J.-M. Abd al-Jalil, *op.cit.*, p. 45. Précisons ici que les auteurs arabes ou anglo-saxons ne sont guère plus précis que les spécialistes français qui viennent d’être cités.

S'il est vrai que plus de la moitié des poèmes attribués à al-Ḥansā' qui nous sont parvenus sont des thrènes, il est néanmoins tout à fait inexact et injuste d'affirmer que sa poésie se réduit à cela. On y trouve aussi des vers panégyriques (*madīh*), notamment dans le développement des *martīyya*, des vers de satire (*hiġā'*), ainsi que des vers appelant avec véhémence hommes ou tribus à la guerre ou à la vengeance. Et ceci vaut aussi, semble-t-il, pour l'ensemble de la poésie féminine qui nous est parvenue. Une anthologie comme celle de Cheikho, à partir de laquelle Blachère a constitué les notices consacrées à des poétesses comme Daḥtanūs, Ġanūb ou al-Da'ġā', n'est sûrement pas pour rien dans cette vision réductrice<sup>8</sup> : seules, en effet, y ont été conservées les *martīyya* attribuées à pas moins de soixante-dix poétesses.

Un rapide examen du contenu d'un ouvrage comme le *Kitāb 'aš'ār al-nisā'* d'al-Marzubānī (mort en 384/994), dont malheureusement seule une petite partie nous est parvenue, permet de corriger cette illusion d'optique<sup>9</sup>. Dans son ouvrage, al-Marzubānī a regroupé les poétesses par tribus. Font exception les trois premiers chapitres, exclusivement consacrés à Laylā al-Aḥyaliyya. Pour le reste, seuls nous ont été conservés les chapitres consacrés aux treize tribus suivantes : 'Uqayl, Quṣayr, 'Aġlān, 'Āmir (b. Rabī'a b. 'Āmir b. Ṣa'ṣa'a), Murra, Rabī'a, Taġlib, Bakr, Taym Allāt, Ṣaybān, Yaṣkur et 'Iġl. Autant dire tout de suite que la majorité des vers réunis par al-Marzubānī ressortissent effectivement au genre de la déploration. Mais on y trouve aussi quelques tirades originales, comme ces six vers de *raġaz* attribués à une certaine Rayyā bt. al-A'raf, de la tribu des Banū 'Uqayl, dans lesquels elle s'en prend avec violence à un certain Tarwān b. Sumay', de la même tribu, qui lui répond par huit vers de même mètre et de même rime (-*abā*)<sup>10</sup> ; ou quatre vers anonymes sur le thème de la séparation<sup>11</sup>. Ces vers attirent l'attention car ce thème est rarement traité par les poétesses. A vrai dire, le genre du *dīkr al-aṭlāl* semble être spécifiquement masculin et, du même coup, le *nasīb* et le *raḥīl* et, donc, la grande *qaṣīda* traditionnelle, dont la *Mu'allaqa* d'Imru' al-Qays ou la *Bānat su'ād* de Ka'b b. Zuhayr constituent des exemples prototypiques<sup>12</sup>. Au contraire, le *ritā'* (la déploration sur un mort), s'il est sans aucun doute le genre le plus prisé des poétesses, n'est pas, loin de là, un genre exclusivement féminin ou réservé aux femmes : nombre de poètes célèbres s'y sont également illustrés. Du coup, la question se pose de savoir s'il existe une poésie spécifiquement féminine, qui différerait d'une manière ou d'une autre de celle des hommes, par les thèmes traités, par le style, le vocabulaire, les formules, voire par les mètres employés, et si les femmes peuvent, entre autres, prétendre au titre de "poète(sse) de tribu" ou si, au contraire, elles restent à tout jamais des poètes "d'un jour", n'ayant composé qu'un poème ou quelques vers pour célébrer tel ou tel événement particulier. A vrai dire, seule pourra nous permettre de répondre à ces questions une étude approfondie de l'ensemble de la poésie féminine ancienne qui

<sup>8</sup> L. Cheikho, *Riyāḍ al-'adab fī marāṭī ṣawā'ir al-'Arab*, Beyrouth, Imprimerie catholique, 1897.

<sup>9</sup> Al-Marzubānī (Abū 'Ubayd Allāh Muḥammad b. 'Umrān), *Kitāb 'aš'ār al-nisā'*, éd. S. M. al-'Ānī & H. Nāġī, Beyrouth, 'Ālam al-kutub, 1995.

<sup>10</sup> Al-Marzubānī, *ibid.*, p. 56.

<sup>11</sup> Al-Marzubānī, *ibid.*, p. 62. Deux tribus voisinent un moment, des liens se nouent, puis vient le moment de la séparation, l'une ou l'autre des tribus, voire les deux, levant le camp, et notre poétesse de s'écrier : 'a-tirbayya min 'ulyā numayri bni 'āmir / 'aġadda l-bukā 'anna t-tafarruqa bākiri (Mes deux compagnons, nobles des Numayr b. 'Āmir, ont-ils renouvelé les pleurs à l'approche de la séparation ?).

<sup>12</sup> *Dīwān Imri' al-Qays*, éd. M. A. Ibrāhīm, Le Caire, Dār al-ma'ārif, 1984, poème n° I, p. 7-26 ; et *Dīwān Ka'b b. Zuhayr*, éd. T. Kowalski., Cracovie, Presses de l'université Jagiellonne, 1950, poème n° I.

nous est parvenue, étude à laquelle ce petit article se veut une très modeste contribution.

## 2. Le style formulaire

Le style formulaire peut être défini comme *l'emploi récurrent, par l'ensemble des poètes d'une même tradition, de formules stéréotypées s'adaptant à tel ou tel contexte métrique particulier*. Considéré depuis Parry comme l'une des caractéristiques fondamentales des poésies de tradition orale, sa définition s'est progressivement assouplie, englobant des expressions formulaires apparentées de plus ou moins loin<sup>13</sup>. Actuellement, dit Zumthor, « on n'insiste plus tellement [...] sur la séquence lexicale que sur les facteurs structurants tels que la prosodie, la syntaxe ou la distribution de termes clés<sup>14</sup> ». Nagler (1974) définit aussi la formule comme un ensemble de correspondances phonétiques, syntaxiques, lexicales, rythmiques ou sémantiques qui constituent dans l'esprit du poète oral le modèle sous-jacent à toutes les occurrences formulaires<sup>15</sup>. Selon Zumthor, encore, « plutôt que comme un type d'organisation, [le style formulaire] peut être décrit comme une stratégie discursive et intertextuelle : le style formulaire enchâsse dans le discours, au fur et à mesure de son déroulement, et intègre en les y fonctionnalisant, des fragments rythmiques et linguistiques empruntés à d'autres énoncés préexistants, en principe appartenant au même genre, et renvoyant l'auditeur à un univers sémantique qui lui est familier<sup>16</sup> ».

Le style formulaire de la poésie arabe ancienne n'a encore été que peu étudié. Les études de Monroe et Zwettler, qui ont eu le mérite de le mettre en lumière, n'avaient malheureusement pour seul but que de démontrer l'oralité de cette tradition poétique, en appliquant froidement aux vers enflammés de quelques poètes parmi les plus célèbres une méthode statistique implacable et en calculant avec une précision d'horlogers le taux d'expressions formulaires de ces vers, suffisamment élevé pour qu'on puisse considérer les poèmes analysés comme caractéristiques d'une poésie orale de type formulaire<sup>17</sup>. L'analyse de Monroe lui permet ainsi d'aboutir à la conclusion que les quatre fragments analysés sont en moyenne à 87,54% formulaires. Ce faisant, ils n'ont ni l'un ni l'autre cherché à procéder à une analyse raisonnée et détaillée de la pratique formulaire et, notamment, de l'interaction entre formules et modèles de vers, où paraît se jouer un acte essentiel de la création poétique d'expression arabe préislamique et des débuts de l'islam.

Cette combinatoire métrico-formulaire me paraît en effet fondamentale, essentielle à la bonne compréhension du style formulaire, la combinaison d'un mètre et d'une formule dessinant les contours d'un rythme. A cet égard, la densité formulaire des vers d'introduction et de transition du poème constitue un fait extrêmement significatif. En performance, la prise de contact avec le public suppose l'émission d'un certain nombre de signaux participant d'un code commun au poète et à ses auditeurs, parmi lesquels le choix et la reconnaissance d'un rythme

---

<sup>13</sup> M. Parry, Millman, *The Making of Homeric Verse : The Collected Papers of Milman Parry*, ed. by Alan Parry, Oxford, Clarendon Press, 1971.

<sup>14</sup> P. Zumthor, *Introduction à la poésie orale*, Paris, Seuil, 1982, p. 117.

<sup>15</sup> M. Nagler, *Spontaneity and Tradition: A Study in the Oral Art of Homer*, Berkeley, University of California Press, 1974.

<sup>16</sup> P. Zumthor, *op. cit.*, p. 116.

<sup>17</sup> J. Monroe, « Oral Composition in Preislamic Arabic Poetry », *Journal of Arabic Literature*, n° 3 (1972), p. 1-53 ; M. Zwettler, *The Oral Tradition of Classical Arabic Poetry*, Columbus, Ohio State University Press, 1978.

particulier, auquel je suis enclin à accorder un rôle prépondérant, une fonction fondamentale de « principe constructif » du vers, pour reprendre une expression de Tynianov<sup>18</sup>. La formule, finalement, obéissant à des principes de variation, participe indubitablement de l'établissement du rythme par le poète et de sa reconnaissance par l'auditoire.

Le premier à s'être préoccupé de ce problème du rapport entre mètres et formules dans la poésie arabe est Bauer, dans deux articles consacrés aux formules d'introduction du *dīkr al-aṭlāl*, ou évocation du campement abandonnée, entrée en matière la plus courante du *nasīb*, prologue amoureux de la *qaṣīda*<sup>19</sup>. J'ai moi-même procédé à un inventaire des formules d'introduction du *dīkr al-aṭlāl* qui recoupe en grande partie celui de Bauer<sup>20</sup>. Puis j'ai classé ces formules suivant le ou les modèles de vers avec lesquels elles sont employées. Le cas des formules interrogatives construites avec le verbe *'arafa* est exemplaires du type d'alternance qui est attesté. La combinaison des particules interrogatives *'a-* et *hal* avec l'accompli ou l'inaccompli du verbe définit quatre formules et, donc, quatre séquences métriques qui sont chacune employées avec un type de modèles de vers, comme cela apparaît dans le tableau ci-dessous :

formule	séquence métrique	mètres
<i>'a-'arafa</i> + N [-dét](Cvx(Cv))	UU – U –	<i>kāmil</i>
<i>'a-ta'rifu</i> + N [-dét] (Cvx(Cv))	U – UU –	<i>ṭawīl, wāfir</i>
<i>hal ta'rifu</i> + N [+dét] (-l-N)	-- U –	<i>basīṭ, sarī'</i>
<i>hal 'arafa</i> + N [+dét] (-l-N)	– U --	<i>ḥafīf</i>

Dans la seconde colonne sont représentées les configurations métriques (quantitatives) des quatre types de formules. Dans les deux premières formules, construites avec la particule *'a-*, le substantif objet qui suit le verbe est indéterminé, tandis qu'il est précédé de l'article dans les formules introduites par *hal*. Les quatre séquences définissent finalement quatre « rythmes » différents, qui débutent chacun par une séquence dissyllabique caractéristique : une syllabe brève suivie d'une syllabe longue (soit un iambe, [U –]) dans le cas des mètres *wāfir* et *ṭawīl* ; deux

<sup>18</sup> I. Tynianov, *Le vers lui-même : les problèmes du vers*, Paris, Union générale d'éditions, 1977, p. 39.

<sup>19</sup> T. Bauer, « Wie fängt man eine Qaṣīda an? Formelhafte und nichtformelhafte Nasīb-Einleitungsverse », *Zeitschrift für arabische Linguistik*, n° 25 (1993), p. 50-75 ; et du même, « Formel und Zitat : zwei Spielarten von Intertextualität in der altarabischen Dichtung », *Journal of Arabic Literature*, n° XXIV-2 (1993), p. 117-138.

<sup>20</sup> B. Paoli, « Metres and Formulas : the Case of Ancient Arabic Poetry », *Belgian Journal of Linguistics*, n° 15 (2001), p.113-136. La rapide présentation qui suit et les exemples qui y sont cités sont tirés de cet article, auquel je renvoie pour une analyse plus détaillée du style formulaire dans le *dīkr al-aṭlāl*.

syllabes brèves (suivies d'une longue, soit un anapeste, [∪∪ –]) pour le *kāmil* ; deux syllabes longues (soit un spondée, [– –]) dans le cas du *basīṭ* et du *sarīʿ* ; et une syllabe longue suivie d'une brève (soit un trochée, [– ∪]) pour le *ḥafīf*. Entre ces quatre formules, il n'y a aucune ambiguïté. Mais celles qui font usage du verbe à l'inaccompli (*taʿrifu*), au contraire des deux autres, peuvent être employées avec plusieurs modèles de vers différents : ceux du *wāfir* et du *ṭawīl* pour l'une (*'a-taʿrifu*) ; ceux du *basīṭ* et du *sarīʿ* pour l'autre (*hal taʿrifu*). Dans le premier cas, l'ambiguïté est cependant levée dès le syntagme suivant, dont le choix est conditionné par le modèle de vers choisi, comme le montrent bien les deux exemples ci-dessous, le premier en *ṭawīl* et le second en *wāfir*<sup>21</sup> :

[∪ –] ∪ [∪ –] – [– ∪ –] – [∪ – ∪ –]  
*'a- taʿ- ri- fu ras- man bay- na Dub- mā- na fa-r-Ra- qam*

[∪ –] ∪ [∪ –] – [– ∪ –] – [∪ – ∪ –]  
*'i- lä dī Ma- rā- ḥī- ṭin ka- mā ḥuṭ- ṭa bi-l- qa- lam*

[∪ –] ∪ ∪ [– ∪ –] ∪ ∪ [– ∪ – –]  
*'a- taʿ- ri- fu min Hu- nay- da- ta ras- ma dā- rin*

[∪ –] – [– ∪ –] ∪ ∪ [– ∪ – –]  
*bi- ḥar- ḡay Dar- wa- tin fa- 'i- lä li- wā- hā*

Dans le cas de la formule *hal taʿrifu*, le complément du verbe est le même (*d-dār*, « la demeure »), que le vers soit en *basīṭ* ou en *sarīʿ*. C'est donc uniquement la seconde partie de l'hémistiche qui permet de reconnaître sans ambiguïté le modèle de vers employé. C'est finalement la longueur de l'hémistiche qui, plus qu'autre chose, permet de désambiguïser ces deux séquences. Cet exemple tend d'ailleurs à étayer l'idée selon laquelle le *sarīʿ* peut, d'une certaine manière, être considéré comme une forme courte du *basīṭ*<sup>22</sup> :

– [– ∪ –] – [∪ –] – [– ∪ –] [∪ ∪ –]  
*hal taʿ- ri- fu-d- dā- ra qaf- ran lä 'a- nī- sa bi- hā*

– [– ∪ –] ∪ [∪ –] – [– ∪ –] [∪ ∪ –]  
*'il- la-l- ma- ḡā- nī- ya wa- 'il- lä mar- qi- da-n- nā- ri*

21 (a) *Dīwān Kaʿb b. Zuhayr*, éd. T. Kowalski, Cracovie, Presses de l'université Jagiellonne, 1950, poème n°IV, vers 1, p. 38. Traduction : « Reconnais-tu une trace entre Rahmān et al-Raqam, et jusqu'à Dū Marāḥīṭ, comme tracée par la calame ? » ; (b) *Dīwān Biṣr b. Abī Ḥāzīm*, éd. 'I. Ḥasan. Damas, Ministère de la culture, 1960, poème n°XLVI, vers 1, p. 219. Traduction : « Reconnais-tu les traces de la demeure de Hunayda, aux deux Ḥarḡ-s de Darwa, jusqu'à leurs dunes ? »

22 (a) *Dīwān Ibn Muqbil*, éd. 'I. Ḥasan. Damas, Ministère de la culture, 1962, poème n° XI, vers 1, p.102. Mètre : *basīṭ*-1b. Traduction : « Reconnais-tu cette demeure abandonnée, sans compagnie, [où ne subsistent] que les restes du campement et du foyer ? » ; (b) Al-Mufaḍḍal al-Ḍabbī (al-), *Al-mufaḍḍaliyyāt* éd. A. M. Šākir & 'A. M. Hārūn, Le Caire, Dār al-maʿārif 1976, poème n°II, vers 1, p.229 (attribué à Muraqqiṣ al-Akbar). Mètre : *sarīʿ*-2. Traduction : « Reconnais-tu cette demeure dont les traces ont été effacées, si ce n'est les pierres [sur lesquelles était posée] la marmite et le soutènement des tentes ? »

- - [∪ - -] ∪ [∪ - - ∪ -]  
*hal ta' ri- fu-d- dā- ra 'a- fā ras- mu- hā*

- - [∪ - -] ∪ [∪ - - ∪ -]  
*'il- la-l- 'a- tā- fiy- -ya wa- mab- na-l- hi- yam*

Pour adapter une formule à plusieurs modèles de vers différents, le poète peut aussi recourir à un procédé fort simple qui consiste à ajouter des mots-outils, particules, conjonctions ou prépositions, que j'appellerai des « chevilles ». C'est le cas des conjonctions de coordination *wa-* et *fa-*, de la particule *qad* et de ses variantes : *laqad*, *wa-qad*, *fa-qad*, *wa-laqad*. Ces particules ont pour particularité de ne pas modifier sensiblement le sens du vers, si ce n'est sous son aspect modal. C'est également le cas des particules d'exclamation (*al-nidā'*) et de négation (*al-naḥy*). Une formule d'introduction typique du *basīṭ*, *bāna l-ḥalīṭu* (« la compagnie s'est dispersée ») est par exemple occasionnellement employée dans des compositions en *wāfir*, par l'ajout de *'a-lā*, un vocatif suivi d'une négation, comme cela apparaît dans les deux vers suivants, tous deux du même poète, respectivement de mètre *basīṭ* et *wāfir*<sup>23</sup> :

- [- ∪ -] ∪ [∪ -] - [- ∪ -] [∪ ∪ -]  
*bā- na-l- ha- lī- tu wa- lam yū- fū bi- mā 'a- hi- dū*

- [- ∪ -] ∪ [∪ -] - [- ∪ -] [∪ ∪ -]  
*wa- zarw-wa- dū- ka-š- ti- yā- qan 'ay- ya- tan 'a- ma- dū*

[∪ -] - [- ∪ -] ∪ ∪ [- ∪ - -]  
*'a- lā bā- na-l- ha- lī- tu wa- lam yu- zā- rū*

[∪ -] ∪ ∪ [-∪ -] ∪ ∪ [- ∪ - -]  
*wa- qal- bu- ka fī-z- za- 'ā- 'i- ni mus- ta- 'ā- ru*

Parallèlement à l'inventaire des formules, il faudra donc procéder à celui de tous ces mots-outils que Zwettler, dans son analyse de la *Mu'allaqa* d'Imru' al-Qays, traite comme des formules ordinaires sans considérer à sa juste valeur leur très importante fonction métrique. Le cas de *laqad* ou *wa-laqad* suivis d'un verbe à l'accompli est en tous les cas très différent de celui d'une particule comme *ka-'anna*, qui a d'abord une fonction thématique essentielle, celle d'introduire une comparaison. Il faudra donc prendre bien soin d'examiner dans le détail les nuances de sens introduites par les mots-outils et les particules, pour réserver l'appellation de « cheville » à ceux dont la fonction sémantique peut être considérée comme mineure, et à ceux-ci uniquement.

<sup>23</sup> (a) *Dīwān Biṣr b. Abī Hāzim*, éd. 'I. Ḥasan, Damas, Ministère de la culture, 1960, poème n° XII, vers 1, p. 54. Traduction : « La compagnie s'en est allée sans respecter les engagements pris, avivant ton ardent désir quelque route qu'ils aient prise. » ; (b) Al-Mufaḍḍal al-Ḍabbī, *Al-Mufaḍḍaliyyāt*, éd. A.M. Šākir & 'A.M. Hārūn, Le Caire, Dār al-ma'ārif, 1976, poème n° 98, vers 1, p. 338. Traduction : « La compagnie s'est dispersée, sans même avoir été visitée, et ton cœur s'en est allé avec les palanquins. »

### 3. Les formules d'introduction des *martīyya* d'al-Ḥansā'

Al-Ḥansā', de son nom Tumādir bt. 'Amr, appartenait à la tribu des Sulaym. Ayant refusé d'épouser le *sayyid*-poète Durayd b. al-Ṣimma, alors très âgé, elle choisit pour mari Mirdās b. Abī 'Amir. Elle perdit, dans les luttes qui opposèrent les Sulaym aux Asad et aux Murra, ses deux frères, Ṣaḥr et Mu'āwiya, à qui elle consacra de nombreux thrènes, spécialement au premier nommé. Elle participa à la foire de 'Ukāz et se convertit à l'islam avec sa tribu en 629. Enfin, elle participa à la bataille de Qādisiyya contre les Perses, où elle engagea ses fils, dans des vers enflammés, à combattre jusqu'à la mort. Elle serait morte, dit-on, à la fin du règne du calife 'Umar (634-644).

Les orientalistes mentionnés ci-dessus soulignent l'aspect monotone et stéréotypé des *martīyya* d'al-Ḥansā' qui nous sont parvenus : « respectueuse d'un élan spontané, la tradition, dit Blachère, a dû très tôt imposer au poète et surtout à la poétesse de commencer le thrène par une explosion de douleur. Les clichés sont nés, affadissant la spontanéité du cri<sup>24</sup> » ; et Pellat de souligner qu'al-Ḥansā' « exprime d'une façon monotone à cause de la répétition des mêmes idées, le poignant désespoir que suscite en elle la mort de ses deux frères tués en combattant<sup>25</sup> ». J'essaierai pour ma part de tempérer ce jugement sévère en resituant cette poésie dans son contexte, celui de l'oralité primaire, qui fait qu'elle partage avec le reste du corpus poétique des caractères fondamentaux, style formulaire, thèmes et motifs traditionnels en nombre limité (et donc récurrents), lesquels peuvent effectivement conférer à la poésie arabe ancienne cet aspect répétitif et donner une impression de monotonie. J'essaierai notamment de montrer que, sous cette apparente monotonie se cache une réelle virtuosité, que je serais tenté de qualifier de « musicale », un art de manier mètres, rythmes et formules qui fait de ces poèmes de véritables variations, au sens musical du terme, sur des thèmes et des motifs traditionnels.

Une bonne partie des près de quarante thrènes qui sont attribués à al-Ḥansā' débutent par une formule du type « ô mon œil ! » (*yā 'ayni*) ou « ô mes (deux) yeux ! » (*yā 'aynayya*)<sup>26</sup>. Ces deux formules admettent des variantes : *'a-lā yā 'ayni* pour la première ; *'a-'aynayya* et *'a-yā 'aynayya* pour la seconde. Les poèmes débutant par l'une ou l'autre de ces formules sont composés suivant six mètres différents : *ṭawīl*, *wāfir*, *mutaqārib*, *sarī'*, *basīṭ* et *kāmil mağzū'*, avec une nette prédilection pour ces deux derniers.

Nous commencerons par examiner les poèmes composés suivant l'un ou l'autre des deux modèles de vers suivants, deux des quatre variantes attestées du mètre *basīṭ*<sup>27</sup>:

<sup>24</sup> R. Blachère, *op. cit.*, p. 427.

<sup>25</sup> C. Pellat, *op. cit.*, p. 74.

<sup>26</sup> L'édition utilisée est la suivante : *Dīwān al-Ḥansā'*, Beyrouth, Dār Ṣādir, 1960. Loin d'être la meilleure, elle avait pour unique mérite d'être la seule édition que j'avais sous la main au moment de préparer cet article. Je signale donc une meilleure édition, avec commentaire : *Ṣarḥ dīwān al-Ḥansā'*, éd. F. Muḥammad, Beyrouth, Dār al-kitāb al-'arabī, 1993. Sauf indication du contraire, toutes les références ci-dessous renvoient à l'édition de Dār Ṣādir.

<sup>27</sup> Dans ces modèles de vers, les positions métriques stables, brèves ou longues, figurent entre crochets et x désigne une position variable, indifféremment brève ou longue. Ceci vaut aussi pour les autres modèles reproduits dans la suite de l'article, où sont aussi utilisés les symboles X, représentant une position variable réalisée comme une longue ou deux brèves ; et x^x, représentant deux positions variables liées, c'est-à-dire ne pouvant être simultanément réalisées comme deux syllabes brèves.



B-1a : x [- ʊ -] x [ʊ -] x [- ʊ -] [ʊʊ -]## x [- ʊ -] x [ʊ -] x [- ʊ -] [ʊʊ -]

B-1b : x [- ʊ -] x [ʊ -] x [- ʊ -] [ʊʊ -]## x [- ʊ -] x [ʊ -] x [- ʊ -] [- -]

Parmi les nombreuses élégies attribuées à al-Ḥansā' et composées suivant l'un ou l'autre de ces deux modèles de vers, cinq débudent par la formule *yā 'ayni ḡūdī bi-dam'in* (O mon œil ! Verse une larme) :

1. *yā 'ayni ḡūdī bi-dam'in minki maskūbi*      *ka-lu'lu'in ḡāla fī 'asmāṭi maṭqūbi* <sup>28</sup>
2. *yā 'ayni ḡūdī bi-dam'in minki midrāri*      *ḡahdu l-'awīli ka-mā'i l-ḡadwāli l-ḡārī* <sup>29</sup>
3. *yā 'ayni ḡūdī bi-dam'in ḡayri manzūri*      *mitli l-ḡumāni 'alā l-ḡaddayni maḥdūri* <sup>30</sup>
4. *yā 'ayni ḡūdī bi-dam'in minki muḥrāqi*      *'idā hadā n-nāsu 'aw hammū bi-'iṭrāqi* <sup>31</sup>
5. *yā 'ayni ḡūdī bi-dam'in minki tahmāli*      *wa-'abratin bi-naḡṭbin ba'da 'i'wāli* <sup>32</sup>

Dans deux autres poèmes, l'impératif *ḡūdī* est remplacé par un autre, de même sens, *fīdī* ou *bakkī* :

6. *yā 'ayni fīdī bi-dam'in minki miḡzāri*      *wa-bkī li-ṣaḥrin bi-dam'in minki midrāri* <sup>33</sup>
7. *yā 'ayni bakkī bi-dam'in ḡayri 'inzāfi*      *wa-bkī li-ṣaḥrin fa-lan yakfīkībī kāfi* <sup>34</sup>

Dans deux autres poèmes encore, al-Ḥansā' remplace le singulier (*'ayni*, pour *'aynī*) par le duel (*'aynayya*) et accorde l'impératif. Pour des raisons métriques évidentes (quatre syllabes, dont trois longues, pour trois positions métriques), le vocatif *yā* est alors supprimé :

8. *'aynayya ḡūdā bi-dam'in minkumā ḡūdā*      *ḡūdā wa-lā ta'idā fī l-yaṣwmi maṣw'ūdā* <sup>35</sup>
9. *'aynayya ḡūdā bi-dam'in ḡayri manzūri*      *wa-'a'wilā 'inna ṣaḥran ḡayru maḡbūri* <sup>36</sup>

<sup>28</sup> Poème n° VI (6 vers), vers 1, p. 14. Traduction : « O mon œil ! Verse tes larmes à volonté, comme autant de perles glissant sur les fils d'un collier ! » Dans ce vers, comme dans les suivants, il faut bien comprendre *yā 'aynī*. Par un procédé autorisé, appelé *tarḥīm*, le *yā'* du pronom suffixe de première personne a été effacé. Il est possible de lire *yā 'ayni* ou *yā 'aynu*, comme c'est le cas pour *yā fāṭimatu*, abrégé (par *tarḥīm*) en *yā fāṭima* ou *yā fāṭimu*.

<sup>29</sup> Poème n° XLIV (6 vers), vers 1, p. 75. Traduction : « O mon œil ! Verse tes larmes sans mesure ! Que tes pleurs débordent comme les eaux du ruisseau ! »

<sup>30</sup> Poème n° XXXVIII (5 vers), vers 1, p. 67. Traduction : « O mon œil ! Verse tes larmes ! Qu'elles glissent sur tes joues comme les perles sur les fils d'un collier ! »

<sup>31</sup> Poème n° LXVII (7 vers), vers 1, p. 105. Traduction : « O mon œil ! Verse tes larmes avec générosité, quand tous reposent ou baissent les yeux. »

<sup>32</sup> Poème n° LXX (8 vers), vers 1, p. 109. Traduction : « O mon œil ! Verse tes larmes, répands des pleurs généreux après tous ces sanglots ! »

<sup>33</sup> Poème n° XXXII (25 vers), vers 1, p. 58. Traduction : « O mon œil ! Verse tes larmes et pleure Ṣaḥr sans en laisser tarir le flot. »

<sup>34</sup> Poème n° LXII (5 vers), vers 1, p. 98. Traduction : « O mon œil ! Pleure et ne laisse point tarir tes larmes, pleure Ṣaḥr, que nul ne saurait remplacer. »

<sup>35</sup> Poème n° XXI (9 vers), vers 1, p. 40. Traduction : « O Mes (deux) yeux ! Versez vos larmes, versez encore et gardez-vous, en ce jour, de rien promettre ! »



15. *yā ‘ayni ġūdī bi-d-dumū-* -‘i *fa-qad ġafat ‘anki l-marāwid* <sup>42</sup>  
 16. *yā ‘ayni ġūdī bi-d-dumū-* -‘i *‘alā l-fatā l-qarmi l-‘aġar* <sup>43</sup>  
 17. *yā ‘ayni ġūdī bi-d-dumū-* -‘i *‘al-mustabillāti s-sawāġim*  
*faydan kamā -nħaraqa l-ġumā-* -nu *wa-ġāla fī silki n-naḡāzim* <sup>44</sup>

Les vers 12 et 13 répondent au modèle du *sarī*‘-1 et les exemples 14 à 17, à celui du *kāmīl muraffal* (Km-1). La seule différence avec les formules employées avec le mètre *basīṭ* tient au complément du verbe à l’impératif : *bi-dam*‘in pour les poèmes en *basīṭ* ; et *bi-d-dumū*‘i pour les poèmes en *sarī*‘ et en *kāmīl muraffal*. Il faut également souligner l’enjambement propre aux vers de *kāmīl muraffal*, la formule couvrant tout le premier hémistiche et la première syllabe du second hémistiche. Ce phénomène, extrêmement courant dans tous les vers courts (*kāmīl maġzū*‘ mais aussi *ħazaġ*, *ramal maġzū*‘ ou *muġtatt*), incite à considérer la frontière entre les deux hémistiches de ces modèles de vers comme artificielle ou, à tout le moins, comme facultative.

Al-Ĥansā‘ fait également usage de la formule *‘aynayya ġūdā* (F4 ci-dessus) pour introduire à des poèmes composés suivant les modèles suivants du *ṭawīl* (T-1 et T-2) et du *mutaqārib* (Mt-3) :

T-1 : [U –] x [U –] x [– U –] x [U – U –] ## [U –] x [U –] x [– U –] x [U – – –]

T-2 : [U –] x [U –] x [– U –] x [U – U –] ## [U –] x [U –] x [– U –] x [U – U –]

Mt-3 : [U –] x [U –] x [U – –] [U – –] ## [U –] x [U –] x [U – –] [U –]

Mais la formule F4 y est toujours précédée du vocatif ‘a-, comme dans les trois exemples suivants, le premier (18) en *ṭawīl* et les deux derniers (19-20) en *mutaqārib* :

18. *‘a-‘aynayya ġūdā bi-d-dumū*‘i *‘alā ṣaħrin*  
*‘alā l-baṭali l-miqdāmi wa-s-sayyidi l-ġamri* <sup>45</sup>  
 19. *‘a-‘aynayya ġūdā wa-lā taġmudā* ‘a-lā *tabkiyāni li-ṣaħri n-nadā* <sup>46</sup>  
 20. *‘a-‘ayniya fīdī wa-lā tabħulī* *fa-‘inna-ki li-d-dam*‘i *lam tabduli*  
*wa-ġūdī bi-dam*‘i-ki *wa-sta*‘birī *ka-saħħi l-ħaliġi ‘alā l-ġadwali* <sup>47</sup>

<sup>42</sup> Poème n° XIX (18 vers), vers 1, p. 35. Traduction : « O mon œil, pleure à chaudes larmes, car loin de toi sont (maintenant) les pinceaux (pour les cils, sg. *mirwad*). »

<sup>43</sup> Poème n° XXXV (8 vers), vers 1, p. 63. Traduction : « O mon œil ! Pleure à chaudes larmes, sur le jeune chef illustre. »

<sup>44</sup> Poème n° LXXXVII (6 vers), vers 1, p. 134. Traduction : « O mon œil, sois prodigue de tes larmes ! Qu’elles tombent une à une et s’égrainent, comme les perles sur les fils tendus de la fileuse. »

<sup>45</sup> Poème n° XLVII (2 vers), vers 1, p. 78. Traduction : « O mes yeux ! Pleurez sur Ṣaħr, sur le héros plein d’audace, le chef magnifique. »

<sup>46</sup> Poème n° XV (8 vers), vers 1, p. 30. Traduction : « O mes (deux) yeux, prodiguez vos larmes, ne restez point secs ! Ne pleurez-vous pas sur Ṣaħr le généreux ? »

Il nous reste enfin à examiner les vers d'introduction des poèmes en *wāfir*, dont le modèle est le suivant :

W : [∪ -] X [- ∪ -] X [- ∪ - -] ## [∪ -] X [- ∪ -] X [- ∪ - -]

La formule de base, *yā 'ayni*, y est précédé de *'a-lā*, combinaison du vocatif et de la négation, comme dans ces vers d'introduction du *dīkr al-atlāl* cités plus haut, avec la formule *bāna l-ḥalītu* et sa variante *'a-lā bāna l-ḥalītu*. Quatre poèmes débutent par cette formule :

21. *'a-lā yā 'ayni fa-nhamirī wa-qallat*      *li-marzi'atin 'uṣibtu bibā ta-wallat* <sup>48</sup>  
 22. *'a-lā yā 'ayni fa-nhamirī bi-ḡudri*      *wa-fīdī fayāatan min ḡayri nazri* <sup>49</sup>  
 23. *'a-lā yā 'aynu wayḥaki 'as'idīnī*      *faqad 'aḡumat muṣībatu-hū wa-ḡallat* <sup>50</sup>  
 24. *'a-lā yā 'aynu wayḥaki 'as'idīnī*      *li-raybi d-dabri wa-z-zamāni l-'aḡūdi* <sup>51</sup>

Dans un autre poème du *dīwān*, c'est la formule *yā 'aynayya* qui est précédée du seul vocatif *'a-* :

25. *'a-yā 'aynayya wa-yahkumā -stabilā*      *bi-dam'in ḡayri manzūrin wa-'ullā* <sup>52</sup>

Il est temps de récapituler. Nous venons d'examiner l'entrée en matière, le vers d'introduction, de vingt-cinq des poèmes du *dīwān* d'al-Ḥansā', où la poétesse choisit de commencer par une formule de type *yā 'ayni*, et ceci en employant des variantes qui s'adaptent à six modèles de vers, compte non tenu des deux variantes du *ṭawīl* et du *basīṭ*. Les deux formules de base sont *yā 'ayni* (ou *yā 'aynu*) et *'aynayya*, qui peuvent en principe être employées telles quelles pour introduire des poèmes en *basīṭ*, en *sarī'* ou en *kāmil maḡzū'*, même si, dans le *dīwān* d'al-Ḥansā', la seconde des deux formules de base n'est attestée que dans des pièces en *basīṭ*. Pour employer ces formules avec les modèles du *ṭawīl* et du *mutaqārib*, al-Ḥansā' les fait précéder d'un vocatif (*'a-*). Dans tous les exemples du *dīwān*, c'est avec la seconde des formules de base que le pronom est combiné, soit *'a-'aynayya*. Enfin, pour des poèmes en *wāfir*, la marque du vocatif (*yā*) ou de la négation (*lā*) est intercalée entre le vocatif *'a-* et la formule de base, soit les deux possibilités suivantes, attestées dans le *dīwān* d'al-Ḥansā' : *'a-yā 'aynayya* et *'a-lā yā 'aynu*.

<sup>47</sup> Poème n° LXXVII (12 vers), vers 1, p. 117. Traduction : « O mon œil, prodigue tes larmes ! N'en sois pas avare, car tu n'as point été généreux de tes pleurs. Que le flot de tes larmes gonfle et s'élève, comme le flot du fleuve (sur le ruisseau) ! »

<sup>48</sup> Poème n° X, vers 1, p. 20 (7 vers). Traduction : « O mon œil, pleure à torrents ! Ce serait bien peu pour le malheur qui m'a frappée et qui me broie. »

<sup>49</sup> Poème n° XXV (19 vers), vers 1, p. 45. Traduction : « O mon œil, pleure à torrents, et déverse [tes larmes] sans jamais tarir. »

<sup>50</sup> Poème n° X, vers 3, p. 20 (7 vers). Traduction : « O mon œil, malheur à toi ! Aide-moi alors que mon infortune grandit sans limite. »

<sup>51</sup> Poème n° LV (12 vers), vers 1, p. 89. Traduction : « O mon œil, malheur à toi ! Aide-moi [à supporter] les coups du destin et les blessures du temps. »

<sup>52</sup> Poème n° LXXI (8 vers), vers 1, p. 110. Traduction : « O mes yeux, malheur à vous, épanchez vos larmes sans retenue et redoublez vos pleurs ! »



La formule *yā lahfa nafsī* n'est pas nécessairement employée dans le premier vers du poème. C'est le cas dans le poème LXX, où l'on retrouve, au vers 4, non seulement la formule en question, mais aussi un premier hémistiche tout entier identique à celui du premier vers du poème LXIV (exemple 31 ci-dessus) :

33. *yā lahfa nafsī 'alā ṣabrin wa-qaḍ lahifat*      *nafsī 'idā -ltaffa 'abṣālu bi-'abṣāli* <sup>60</sup>

Enfin, il est bien d'autres parallélismes de type formulaire, dans la poésie d'al-Ḥansā' comme dans celle de ses prédécesseurs et contemporains, qui mériteraient d'être examinés avec attention. Citons par exemple ces quelques passages de son *dīwān*, où la poétesse use de formules qui sont toutes construites sur la combinaison de deux mots réunis à l'intérieur d'une construction d'annexion et qui sont respectivement bâtis sur les schèmes *fa'ālu* et *fā'ilatin*. Comme le montrent les exemples ci-dessous, la combinaison de deux semblables formules permet de composer un hémistiche complet de *basīṭ* :

34. *battābu mahfilatin farrāḡu mazlimatin*      *'in hāba mu'dilatin sannā la-bā bābā*  
*hammālu 'alwiyatin qattā'u 'awdiyatin*      *šabbādu 'anḡiyatin li-l-witri ṭallābā* <sup>61</sup>

35. *raddādu 'āriyatin fakkāku 'āniyatin*      *ka-ḍayḡamin bāsilin li-l-qarni haṣṣāri*  
*ḡawwābu 'awdiyatin hammālu 'alwiyatin*      *samḥu l-yadayni ḡawādu ḡayru miqtāri* <sup>62</sup>

36. *tallā'u marqabatinn mannā'u maḡlaqatin*      *warrādu mašrabatin qattā'u 'aqrāni*  
*šabbādu 'andiyatin hammālu 'alwiyatin*      *qattā'u 'awdiyatin sirḥānu qī'āni* <sup>63</sup>

4. En guise de conclusion : *ritā'* et *nasīb*

J'ai gardé pour la fin le petit poème de la page 135 du *dīwān*, où al-Ḥansā' fait usage d'une formule d'introduction tout à fait différente de toutes celles que nous avons examinées jusqu'à présent. Voici le premier vers de cette courte pièce :

37. *'a-min dīkri ṣabrin dam'u 'ayni-ki yaṣḡumu*  
*bi-dam'in ḥatīṭin ka-l-ḡumāni l-munazzami* <sup>64</sup>

<sup>59</sup> Poème n° XC (8 vers), vers 1, p. 138. Traduction : « O douleur de mon âme au souvenir de Ṣaḥr, quand les chevaux se heurtent aux chevaux et les guerriers aux guerriers ! »

<sup>60</sup> Poème n° LXX (8 vers), vers 4, p. 109. Traduction : « O douleur de mon âme au souvenir de Ṣaḥr ! Quelle n'est pas sa souffrance quand je vois les braves combattre les braves. »

<sup>61</sup> Poème n° I (11 vers), vers 9-10, p. 8. Traduction : « Porte-parole des foules, pourfendeur de l'oppression, qui, s'il se trouve en danger [toujours] trouve une issue ; tenant haut la bannière, tranchant les vallées, gardien des secrets, réclamant le prix du sang. »

<sup>62</sup> Poème n° XLIV (6 vers), vers 5-6, p. 75. Traduction : « Débiteur fidèle, libérateur de la captive, lion intrépide, terrassant tout rival ; tranchant les vallées, tenant haut la bannière, la main ouverte au bienfait, ennemi de l'avarice. »

<sup>63</sup> Poème n° LXXXIX (13 vers), vers 9-10, p. 137. Traduction : « Il gravit la colline des vigies, défend toutes ses positions, s'empare des sources et en écarte l'ennemi. Il siège aux assemblées, tient haut la bannière et franchit les ravins, bondissant comme un lion. »

<sup>64</sup> Poème n° LXXXVIII (9 vers), vers 1, p. 135. Traduction : « Est-ce au souvenir de Ṣaḥr que tes yeux laissent couler des larmes, se pressant comme des rangs de perles ? »

La formule employée, *'a-min dikri* + nom propre (« Est au souvenir de X [que]... »), est également d'un usage fréquent dans le *dikr al-'aṭlāl*, première partie du *nasīb* des grandes *qaṣīda*. On le trouve par exemple dans un poème de Durayd b. al-Ṣimma, celui-là même qui demanda sans succès la main d'al-Ḥansā' :

38. *'a-min dikri Salmä mā'u 'aynayka yahmilu*  
*kamā -nhalla ḥarzun min šu'aybin mušalšalu*<sup>65</sup>

Le poète pleure sur Salmä, la femme aimée, comme al-Ḥansā' pleure son défunt frère, c'est-à-dire, en tout cas, dans les mêmes termes, avec la même formule d'introduction et des formules très semblables dans la seconde partie de l'hémistiche :

*'a-min dikri Ṣabrin dam'u 'ayni-ki yasğumu*  
*'a-min dikri Salmä mā'u 'aynay-ka yahmilu*

Bien sûr, la comparaison choisie ensuite par al-Ḥansā', ses larmes comme des perles, pourra paraître plus délicate que celle de Durayd, qui compare son œil à une outre usée. Mais il n'en reste pas moins que cet exemple montre comment l'emploi de formules peut transcender les genres (et les sexes). Autrement dit, si les poétesses ne composent pas de grandes *qaṣīdas* traditionnelles, elles n'en ont pas moins un répertoire formulaire riche et varié, en partie commun avec celui des poètes, et usent des mêmes techniques qu'eux. Elles composent la poésie comme des hommes, ni plus ni moins.

---

<sup>65</sup> *Dīwān Durayd b. al-Ṣimma al-Ġuṣamī*, poème n° LII, vers 1, p. 102. Traduction : « Est-ce le souvenir de Salmä qui te fait verser des larmes, comme laisse couler [l'eau] la couture d'une outre usée, au goutte à goutte ? »